

Études littéraires africaines

PARAVY Florence, *L'Espace dans le roman africain francophone contemporain (1970-1990)*, Paris, L'Harmattan, 1999, 382 p.

Xavier Garnier



Number 10, 2000

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1041941ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1041941ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA)

ISSN

0769-4563 (print)

2270-0374 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Garnier, X. (2000). Review of [PARAVY Florence, *L'Espace dans le roman africain francophone contemporain (1970-1990)*, Paris, L'Harmattan, 1999, 382 p.] *Études littéraires africaines*, (10), 51-53.
<https://doi.org/10.7202/1041941ar>

gînes, où ce sont de nouvelles pratiques scientifiques et techniques qui remplacent les anciennes structures de la pensée. Quant au dernier roman de Dongala, il parcourt toute la science contemporaine, de l'informatique à la génétique en passant par la biochimie. La lecture philosophique est ici claire et pleinement autorisée, mettant l'accent sur le passage "des figures de la foi aux figures de la connaissance".

Au total, nous avons là un ouvrage fort bien argumenté, fort bien documenté (les références bibliographiques, nombreuses, sont bien utilisées et la présentation des forgerons ou des griots de Mircea Eliade côtoie harmonieusement les recherches de Jolles sur les devinettes, par exemple). Les différents chapitres traitent de questions relatives à des domaines ou objets divers, mais se rejoignent dans l'idée que l'essentiel est bien le travail de médiation esthétique entrepris par l'écrivain, passant par un langage et un imaginaire. Si le romancier congolais a puisé dans l'héritage mythologique de son groupe, et aussi dans celui de l'humanité, il a déplacé le mythe initial vers autre chose, créant un univers propre, entrelacs d'éléments mythiques, historiques et fictionnels.

■ Marie-Françoise CHITOUR
Université d'Angers

■ PARAVY FLORENCE, *L'ESPACE DANS LE ROMAN AFRICAIN FRANCOPHONE CONTEMPORAIN (1970-1990)*, PARIS, L'HARMATTAN, 1999, 382 P.

Dans une courte introduction extrêmement efficace, Florence Paravy donne un cadre théorique à son ambitieux projet : si l'espace est selon Greimas une étendue signifiante, la mise en roman de l'espace doit être appréhendée comme une représentation doublement signifiante. L'examen de vingt années de roman africain francophone se fera du point de vue de ce double niveau de significations, multipliant ainsi les pistes de lecture au sein d'un corpus déjà foisonnant, pour mieux à terme en montrer la cohérence ultime.

Une première partie est consacrée à une lecture strictement narratologique qui étudie, au cours de trois chapitres, la configuration spatiale du récit, puis les procédés de dramatisation de l'espace et enfin la façon dont le jeu des voix narratives conditionne les représentations spatiales. Si la polarisation de l'espace en ville/village reste opérante dans cette période, le fait marquant est l'émergence d'un espace voué à la mobilité et à la déambulation permanente. Florence Paravy consacre de ce point de vue des pages décisives à l'œuvre romanesque de M. M. Diabaté. Autre aspect important du rapport du récit à l'espace est la question de l'autochtonie problématique : les personnages entretenant avec leur propre espace un rapport incertain qui risque de les faire vaciller. Le deuxième chapitre tire tout le parti de la nécessaire théâtralisation engendré par le récit : on ne

raconte pas une action sans la mettre en scène. Ainsi les conflits familiaux ne sauraient être racontés sans passer par une mise en crise de l'espace ; mieux, les apparitions, les rapprochements, les heurts des corps sont l'occasion d'indications scénographiques dont Florence Paravy montre à quel point ils envahissent l'espace romanesque, dans une période où l'effondrement des valeurs sociales et politiques condamne la société au simulacre et au faux-semblant. L'examen des voix narratives, dans le troisième chapitre, explicite le lien attendu entre la narration polyphonique et l'éclatement kaléidoscopique de l'espace. On notera de ce point de vue une étude minutieuse du *Pleurer-rire*.

La deuxième partie envisage la façon dont les données sociales et politiques configurent l'espace dans les romans de ces deux décennies fortement marquées par les dictatures. En premier lieu (chap. 4), Florence Paravy procède à une intéressante typologie des romans, en fonction de leur espace géopolitique de référence : espace national, espace ethnique ou espace international. Echappent à cette typologie les romans qui brouillent les pistes référentielles, soit de façon transparente (comme Diabaté), soit de façon inextricable (Sony Labou Tansi). Le chapitre suivant (chap. 5) rend compte de la façon dont le pouvoir politique investit l'espace social, le transformant en zones à contrôler et allant jusqu'à, dans le cas des pouvoirs totalitaires, anéantir toute possibilité d'espace intime. La polarisation de l'espace autour du centre de pouvoir est, sans surprise, la structure spatiale prédominante de ces romans. Le sixième chapitre est consacré à l'inventaire des lieux de l'aliénation, du bidonville à la prison, lieux qui ne sont jamais librement choisis et où l'on subit son destin. L'œuvre d'Ibrahima Ly donne lieu à de remarquables analyses sur l'espace carcéral comme achèvement du processus totalitaire. Il faudra sortir de l'espace social et chercher au fond de la forêt le lieu d'où pourra naître une résistance, note d'espoir sur laquelle s'achève cette partie.

La troisième et dernière partie de l'ouvrage, intitulée "poétique de l'espace", analyse la façon dont les romans, pris en tant qu'œuvres littéraires, investissent l'espace. Florence Paravy commence par une étude sur le statut de la description (chap. 7). Celle-ci, dans la continuité du roman engagé qui caractérise les années 50-60 est le plus souvent réduite au minimum, c'est-à-dire à la dénomination. Trait particulièrement frappant, les maisons et les intérieurs sont le point aveugle du roman africain depuis l'origine. Hypothèse intéressante : la description des réalités locales serait plus particulièrement empêchée par le recours à une langue allogène, donc mal adaptée. On pourrait cependant ouvrir le débat en remarquant que le roman colonial est, quant à lui, très friand de descriptions. Le corps, la psyché et le langage sont ensuite présentés du point de vue des métaphores spatiales auxquelles ils donnent lieu (chap. 8) : particulièrement en ce qui concerne le langage, conçu comme un matériau résistant ou malléable, enveloppant ou fuyant, en tout cas toujours concret, la spécificité du roman africain est mise en avant. S'appuyant sur les travaux

de G. Bachelard et de G. Durand, Florence Paravy propose, dans les deux derniers chapitres de son ouvrage, une série d'analyses sur l'imaginaire de la matière (terre/eau/feu/air) et de l'espace (orienté/désorienté) à travers quelques œuvres majeures de ces deux décennies. Notons entre autres une judicieuse analyse sur l'imaginaire solaire.

La très grande rigueur méthodologique de l'auteure nous permet de bénéficier d'une bibliographie extrêmement précise sur la question traitée dans cet ouvrage. Outre ses grandes compétences théoriques, Florence Paravy propose des aperçus critiques remarquables sur quelques-unes des grandes œuvres parues dans cette période charnière du roman africain.

■ Xavier GARNIER

RWANDA

■ MONENEMBO TIERNO, *L'AÎNÉ DES ORPHELINS*, DIOP BOUBACAR BORIS¹, *MURAMBI, LE LIVRE DES OSSEMENTS* ET TADJO VÉRONIQUE, *L'OMBRE D'IMANA. VOYAGES JUSQU'AU BOUT DU RWANDA*

Depuis 1998, douze artistes (dix écrivains, un cinéaste et un plasticien, voir bibliographie à la fin) ont été invités en résidence à Kigali, dans le cadre du projet *"Rwanda : Ecrire par devoir de mémoire"*, initié par le festival annuel Fest'Africa de Lille. Les rencontres de Kigali et Butare, organisées du 27 mai au 5 juin 2000 ont clos ce travail collectif en rassemblant autour de ces douze créateurs de nombreux écrivains, universitaires, et témoins du génocide. Elles ont notamment permis d'aborder les problèmes essentiels qui se posent à l'écrivain face à la monstruosité de ces événements : en quoi consistent tout d'abord son rôle et sa responsabilité vis-à-vis de l'Histoire ? Mais une fois cette responsabilité affirmée, est-il vraiment possible de dire le génocide, ou même de le concevoir ? Quels mots peuvent donc rendre compte de cette abomination sans nom ? La question même de la fiction se pose, en termes de droit moral, comme si l'invention devenait ici une insulte à la mémoire de tous ceux qui sont morts. A toutes ces interrogations, trois ouvrages apportent des réponses certes diverses, mais qui en bien des points témoignent d'une même réflexion et d'une expérience commune.

Expérience vécue, à la fois individuelle et collective, car il a fallu, pour écrire, se rendre sur les lieux et découvrir les traces du passé par le regard et l'écoute. Or d'un texte à l'autre, on retrouve certains éléments obsédants, certains faits privilégiés qui, parce qu'ils semblent apporter une

¹ Notons que B.B. Diop avait déjà longuement évoqué le génocide rwandais, mais sous le forme travestie du conte, dans *Le cavalier et son ombre* (Stock, Paris, 1997).